

LES CONTEMPORAINS



MGR FAURIE, VICAIRE APOSTOLIQUE DU KOUY-TCHÉOU (CHINE) (1824-1871)

I. PREMIÈRES ANNÉES DÉPART POUR LA CHINE

Louis-Simon Faurie naquit à Monséjour (Gironde) le 12 juin 1824, de parents pauvres, mais honnêtes. De bonne heure, il manifesta le désir d'être prêtre; mais ce ne fut qu'après une longue attente qu'il entra au Petit Séminaire de Bordeaux (5 novembre 1838). Sa piété, son intelligence et son ingénuité firent merveille et lui gagnèrent tout de suite les bonnes grâces du supérieur.

Au mois de novembre 1845, le jeune Faurie entra au Grand Séminaire. Dans cette mai-

son, sans rien perdre de la bonne humeur et du jovial entrain qui lui avait valu, au Petit Séminaire, le surnom de *Roger Bon-temps*, il devint toutefois plus calme et plus appliqué à l'étude. Très attentif à ne pas perdre une minute d'un temps qu'il estimait très précieux, il étudiait non seulement la théologie, mais encore les sciences physiques et cultivait même les arts manuels, pour lesquels il montra, dès l'enfance, une remarquable habileté. Il s'exerçait spécialement au moulage du plâtre et à la lithographie.

Ce fut au Grand Séminaire que l'abbé Faurie manifesta son attrait pour les mis-

sions étrangères. Il ouvrit son cœur à son supérieur, qui était alors M. Hamon. Le célèbre sulpicien encouragea le jeune séminariste dans la voie du sacrifice et, pendant les vacances de 1850, l'abbé Faurie entra à la maison de la rue du Bac.

Il n'était alors que diacre. La prêtrise lui fut conférée le 21 décembre de la même année. Un mois après, ses supérieurs l'informèrent qu'on le destinait aux missions de Chine et que la Providence l'appelait dans une province encore inexplorée et à peu près inconnue en Europe : le Kouy-Tchéou.

Deux autres jeunes prêtres partaient avec lui. Le soir du 11 mars 1851, on leur baises les pieds; le 12, ils quittaient Paris et, le 13, ils s'embarquaient à Boulogne pour aller rejoindre à Londres le navire en partance pour l'Extrême-Orient. C'était *la Comtesse of Sealfield*. Elle leva l'ancre le 18 mars et mouilla devant Hong-Kong le 27 juillet.

« Le dimanche 27 juillet, écrit l'abbé Faurie, nous vîmes à notre lever les premières îles de la Chine proprement dite, et, derrière elles, à l'horizon, les montagnes qui bordent le continent. Nous ne pûmes contenir notre émotion en voyant cette terre que nos vœux appelaient depuis si longtemps. Nous la bénîmes et nous priâmes Dieu de nous accorder la grâce d'y travailler et d'y souffrir pour sa gloire et pour le salut de nos frères. Enfin, vers 3 heures de l'après-midi, on jeta l'ancre devant Hong-Kong, après une traversée de quatre mois et huit jours. Nous avions parcouru plus de 7 000 lieues. Quelques instants plus tard, nous étions au milieu de nos confrères, et, le lendemain, un petit Chinois me servait la messe. Je la dis en action de grâces pour notre heureuse traversée. »

II. AVENTURES D'UN VOYAGE EN PAYS CHINOIS

Après un mois de séjour à Hong-Kong, mois trop court, passé dans l'étude de la langue et l'apprentissage des coutumes chinoises, le jeune missionnaire dut songer à rejoindre le Kouy-Tchéou. Deux routes s'of-

fraient à son choix : l'une traversait le Kouang-Tong, le Kiang-Si et le Hou-Nan; c'était la plus longue, mais la plus sûre; l'autre se rendait à Chang-Haï, et, de là, remontait le fleuve Bleu jusqu'aux frontières du Kouy-Tchéou et du Su-Tchuen; c'était la plus rapide, mais la plus dangereuse. Ce fut cette dernière qu'il choisit.

Donc, vers le commencement de septembre 1851, il partit sur un bateau chinois pour Chang-Haï avec un confrère, M. Vinçot, dont la destination était le Su-Tchuen, province limitrophe du Kouy-Tchéou. Or, peu après leur départ de Hong-Kong, leur embarcation échoua. Une irruption inattendue de pirates compliqua la mésaventure. Les infortunés matelots, saisis d'épouvante, ne songeant plus ni à la manœuvre, ni à la résistance, allaient laisser couler bas le navire et aborder les pirates. « Courage! s'écrie alors l'abbé Faurie, Dieu sait bien que nous sommes ici! » et, assignant à chacun son poste, il dirige, aidé de M. Vinçot, les opérations du sauvetage et de la défense, distribue des sabres, prépare des munitions, arme et amorce les canons, excite, pousse l'équipage avec une telle furie que, après une heure d'une lutte anxieuse, ils mettent en fuite les pirates sans qu'un seul des leurs fût blessé, « grâce, écrit l'abbé Faurie, à la protection de la Sainte Vierge que nous priions en combattant ».

Renonçant dès lors à leur premier itinéraire, nos deux missionnaires revinrent à Hong-Kong, où ils prirent la voie de terre. Pour être plus sûre que la première, elle n'était pas sans danger. Un édit impérial, daté de l'année 1842, reconnaissait, il est vrai, aux missionnaires le droit de bâtir des églises et de prêcher la religion dans cinq ports de la Chine, mais ce même édit proscrivait le prosélytisme à l'intérieur des terres. Les missionnaires qui s'y aventureraient couraient dès lors le risque d'être massacrés ou, tout au moins, la honte de se voir éconduits. Nos apôtres intrépides n'éprouvèrent aucune de ces alternatives; mais les fatigues ne leur furent point épargnées pendant leur voyage qui dura plu-

sieurs mois. Le jour, ils étaient cahotés dans un étroit palanquin où la prudence les tenaient impitoyablement enfermés, ou bien, quand la contrée était sûre, ils allaient à pied, par étapes de 50 kilomètres. La nuit, ils essayaient de reposer dans les tavernes chinoises « dont la principale et souvent l'unique pièce, écrit l'abbé Faurie, est la cuisine. Là, vivent pêle-mêle les cochons, les poules, les chiens, les canards et les voyageurs ».

Aux fatigues venaient se joindre parfois des situations critiques. Nos deux missionnaires, encore peu accoutumés à la langue chinoise, devaient observer le silence autant que possible pour ne point révéler leur dangereux titre d'étrangers. Or, un jour, l'abbé Faurie, interpellé par un indigène, ne put retenir sa langue. Il parla, mais, heureusement, l'esprit gascon dont il assaisonna ses paroles attira à lui seul toute l'attention de l'auditeur, et l'entretien n'eut pas de suite fâcheuse ?

— Comment t'appelles-tu ? demanda le Chinois.

— Comme l'an passé, répondit l'abbé Faurie.

— D'où viens-tu ?

— De loin.

— Que fais-tu ?

— Je fume.

— Où vas-tu ?

— Au ciel.

Le bonhomme, interloqué, crut que le voyageur « parlait mandarin » et il s'écarta respectueusement.

A Si-Ngan-Fou, dans la province de Kiang-Si, les chrétiens de la ville, voulant faire échapper les deux missionnaires aux mandarins, fréquents sur les chemins de cette contrée, proposèrent un stratagème hardi qui fut accepté. Il fut convenu que les missionnaires joueraient le rôle, aussi dangereux qu'imposant, de mandarins en mission secrète. On fit louer des porteurs par un chrétien attaché au prétoire du préfet : cela suffit pour persuader à ces hommes de peine et pour leur faire divulguer qu'ils étaient au service de messagers secrets sor-

tant de chez le préfet de Si-Ngan-Fou.

Pour rester dans leur rôle, nos voyageurs descendirent alors dans les meilleurs hôtels. Un guide — il se nommait Y-Fan — coiffé d'un chapeau à gros pompons rouges, comme ceux des satellites, les précédait pour choisir leur chambre et donner au *Leo-pan* (maître d'hôtel) une haute idée de ses maîtres. A leur entrée, leurs gens faisaient grand tapage, demandant cent choses à la fois, pour détourner l'attention, et, pendant cette agitation voulue, les missionnaires montaient dans leur chambre, s'y enfermaient mystérieusement et n'en sortaient le lendemain que pour repartir.

Ils se rencontrèrent un jour avec deux vrais mandarins dans le même hôtel. Ceux-ci témoignèrent le désir d'entrer en relation avec eux. Fan répondit que ses maîtres étaient en mission secrète et voulaient absolument rester inconnus. Le gouvernement chinois, en effet, à bon droit soupçonneux, envoie souvent des émissaires secrets, chargés d'examiner la conduite des fonctionnaires, et, comme tout mandarin, ou peu s'en faut, mérite journellement d'être destitué ou envoyé en Tartarie, l'annonce des émissaires secrets leur inspire une secrète terreur. Ceux-ci demeurèrent donc silencieux dans leurs chambres, jusqu'au départ des missionnaires.

Enfin, au milieu de janvier 1852, nos deux voyageurs arrivèrent sur la frontière du Kouy-Tchéou et du Su-Tchuen. Là, ils se séparèrent. Pendant que M. Vinçot se dirigeait à l'intérieur de son champ d'apostolat, l'abbé Faurie prenait la route de Kouy-Yang-Fou, la capitale du Kouy-Tchéou, où il arriva heureusement dans le courant de février 1852.

III. LE KOUY-TCHÉOU

Le Kouy-Tchéou, « terre noble », selon l'étymologie, l'une des 18 provinces de la Chine, située entre les 24°30' et 29° de latitude et les 101°30' et 106°45' de longitude, mesure 436 kilomètres du Nord au Sud et 1077 de l'Est à l'Ouest. Il est borné au Nord

par le Su-Tchuen, au Midi par le Kouang-Si, à l'Est par le Hou-Nan, à l'Ouest par le Yun-Nan. C'est un immense plateau, assis sur un chaîne de montagnes, hérissé d'une infinité de pics à peu près uniformes. Des rivières, des torrents, des ruisseaux, tributaires, les uns du Yang-Tseu Kiang, les autres du Ta-Kiang, le sillonnent en tous sens. Ces cours d'eau n'ont généralement pas de noms particuliers; on les distingue par celui des localités qu'ils traversent. La province est divisée en 13 départements (fou), lesquels comprennent 14 arrondissements (tchéou), 34 districts (hian) et 62 cantons. Toutes ces divisions portent le nom de leurs chefs-lieux respectifs.

La métropole, Kouy-Yang-Fou, est située à 400 lieues sud-ouest de Pékin, entre des montagnes très escarpées et près d'une rivière qui n'est pas navigable. On prétend qu'elle fut la demeure des anciens rois du pays; on y voit encore des restes de temples et de palais qui annoncent son ancienne splendeur.

Sauf un certain nombre de musulmans, la plupart des habitants du Kouy-Tchéou sont de race aborigène; on les nomme Miaotse. En 1851, la population était d'environ 15 000 000 d'âmes, mais, dix ans après, elle n'en comptait guère que 5 000 000. Cette diminution énorme fut causée par la guerre civile entre les partisans du gouvernement actuel et ceux de la dynastie déchue des Ming. Parmi ces derniers, connus sous le nom de *rebelles*, il convient de signaler les Tchong-kia-tse.

« Sur leurs montagnes les plus escarpées, écrit M^r Faurie, ces indigènes ont bâti des camps inexpugnables où ils se retirent en cas d'attaque. On y monte par un sentier qui serpente entre les rochers, et que les chevaux ne peuvent suivre sans peine. De distance en distance, s'élèvent des constructions, disposées de telle sorte qu'un seul homme pourrait arrêter une armée. Aussi est-il inouï que les impériaux se soient jamais avisés de tenter l'escalade. Au sommet, les maisons sont groupées en village. Tous les greniers et toutes les écuries sont

là. Ce qui rend ce fort imprenable entre tous les autres, c'est qu'il existe une belle et bonne source à quelques mètres seulement au-dessous du plateau supérieur. Ainsi, même en cas de blocus, l'eau ne manquerait pas.

» Les maisons du Tchouang-Kia-Tsé sont généralement adossées à une colline ou à une montagne. Le rez-de-chaussée est bâti en pierres jusqu'à la hauteur du plancher; là habitent pêle-mêle bœufs, chevaux, porcs, poules, canards, etc. L'étage supérieur, également d'une seule pièce, est construit en bois. Le foyer en occupe le centre; la crémaillère est suspendue à la charpente du toit, et la fumée va où elle veut.

» Depuis de longues années, les hommes portent les vêtements chinois. Les femmes ont conservé le costume aborigène, composé d'un corsage croisant sur la poitrine, et d'un large jupon à petits plis. Les femmes riches ornent ce jupon de broderies de soie et de fil d'or. Elles ont ordinairement les pieds nus, et, par suite, elles ne se les atrophiaient pas comme les Chinoises, que, du reste, elles méprisent fort.

» La langue du Tchong-Kia-Tse a des affinités avec le Siamois. Il serait intéressant de rechercher l'origine de cette ressemblance. Malheureusement, nos indigènes ne connaissent pas l'écriture, leurs traditions ne remontent pas bien haut. Les hommes comprennent et parlent chinois; les femmes ne savent guère que leur langue nationale.

» Ces indigènes n'ont ni pagodes, ni idoles; ils craignent beaucoup le démon et tout leur culte consiste à l'apaiser. Quand ils sont malades, ils usent peu de médecins, mais ils se chargent d'amulettes. Ils appellent un devin: celui-ci immole un chien qu'il mange avec l'assistance, après l'avoir offert au démon. Le chien est le mets le plus délicat de ce pays, j'en ai souvent mangé; c'est une nourriture excellente. Quelques tribus Tchong-Kia-Tse honorent la croix; elles la plantent à l'entrée des villages et lui font des sacrifices à certaines époques. D'autres cousent sur leurs vêtements des croix en étoffe de couleur. Sans avoir encore pu

remonter le courant de cette tradition, je puis affirmer qu'elle est d'origine chrétienne. Les Tchong-Kia-Tse tracent aussi sur le front de leurs morts une croix avec de la cendre, et ils appellent la croix : le grand bisaïeul *Sauveur ou Protecteur*. » (Journal de M^{SR} Faurie.)

A l'arrivée de l'abbé Faurie au Kouy-Tchéou, la mission ne comptait qu'un petit nombre d'apôtres : un évêque, Mgr Albrand, du diocèse de Gap, et 4 prêtres, dont 1 Chinois et 3 Français, MM. Lions, Perney et Mihières. Mais, quelque peu nombreux qu'ils fussent, les ouvriers évangéliques pouvaient malheureusement compter de longues heures de loisir. Les chrétiens, en effet, étaient à peine un millier dans toute la province, et quels chrétiens ! fervents sans doute, mais appartenant presque tous à la classe pauvre. On comptait, même parmi les néophytes, des hommes qui, avant leur conversion, avaient exercé des métiers à peine avouables. Les uns avaient été brigands, les autres magiciens. Parmi ces derniers, un nommé Bruno-Kiang mérite une mention. Médecin et apothicaire, il préparait une sorte d'eau lustrale à laquelle il communiquait une vertu magique. Muni de cette sorte d'eau bénite à l'usage du diable, Kiang allait dans les marchés, découvrait sa poitrine et ses bras et, devant tout le peuple, se faisait dans les chairs de larges et profondes entailles à coups de sabre ou de couteau, sans ressentir aucune douleur : il se lavait ensuite dans son eau magique, appliquait sur ses plaies les onguents qu'il voulait vendre au peuple, et, instantanément, ses plaies se fermaient ; il ne restait plus sur la peau que des sutures blanches, semblables à de vieilles cicatrices.

IV. LE DIRECTEUR DE SÉMINAIRE (1852-1860)

Après six mois d'étude, l'abbé Faurie bégayait encore le Chinois. « Je revenais la semaine dernière, dit-il, de visiter un malade. Un chrétien me rencontra et me demanda : « Eh bien ! Père, comment va-t-il? — Ta-

pay-tse, lui dis-je, et mon Chinois de rire. Je voulais répondre : il a la fièvre, et j'avais prononcé : il joue aux cartes ! Il fallait prendre le *la* et je chantais en *ut mineur*. » Dans ces conditions, il lui était impossible de songer encore au ministère extérieur. D'ailleurs, M^{SR} Albrand le garda auprès de lui dans la métropole et lui confia la direction du Petit Séminaire.

Imaginez-vous un misérable grenier divisé en deux compartiments, dont l'un est occupé par une douzaine d'enfants orphelins, et l'autre destiné au directeur. Tel était le Petit Séminaire commis aux soins de l'abbé Faurie. On le conçoit, tout, ou à peu près, était à créer : le logement, l'ameublement, le personnel des professeurs et des élèves, les ressources, les livres, les méthodes, la constitution intérieure de la maison.

L'abbé Faurie fut à la hauteur de la tâche. Tout d'abord, il créa une bibliothèque de livres classiques en travaillant sans relâche à la traduction et à la copie de livres latins et français apportés d'Europe. Puis il essaya de fonder des bourses : il écrivit à ses amis d'Europe, demandant la modique somme de 100 francs pour la pension d'un petit Chinois. Son appel fut entendu, et, en 1854, il possédait assez de ressources pour entretenir 20 élèves, 20 jeunes et intelligentes vocations indigènes.

Aux titres de traducteur, de copiste et de quêteur, l'abbé Faurie joignit, avec la même grâce et le même entrain, la charge de menuisier, d'imprimeur et d'architecte.

Il avait acheté, pour la modique somme de 20 francs, un petit bois qu'il exploita lui-même. Sous son habile direction, les séminaristes apprirent à manier la hache, la scie et le rabot, ils abattirent les arbres, les débitèrent en planches et transformèrent ces planches en cent meubles variés de première nécessité : bancs, tables, lits.

En 1857, le modeste collège fut enrichi d'une imprimerie. L'abbé Faurie, avec ses jeunes artistes, quitta le rabot pour manœuvrer les caractères. Son atelier ne ressemblait à celui de Migne que de loin, sans doute ; néanmoins, il en sortit des livres

imprimés avec beaucoup de netteté et jusqu'à des mappemondes qui faisaient l'étonnement des lettrés chinois.

Ainsi, l'œuvre prospérait, mais on ne s'imagine pas au milieu de quelles difficultés. On devait sans cesse compter avec les mandarins de Kouy-Yang-Fou, qui, en inspecteurs farouches, obligeaient les missionnaires à se tenir nuit et jour sur le « qui vive ! » à disperser quelquefois les élèves et à prendre la fuite pour un temps.

Un jour, on annonce tout à coup à M^r Albrand qu'un mandarin entre dans l'église avec ses satellites. L'évêque prend la fuite et crie à l'abbé Faurie de partir aussi sur-le-champ. Le jeune missionnaire descend, ouvre une porte et se trouve face à face avec l'ennemi.....

— Où sont les Européens ? demande le grand homme.

— Ici, dit l'abbé Faurie.

Il l'introduit dans une chambre et disparaît.

Le mandarin trouve là un catéchiste qui lui montre une statue de saint Joseph, en affirmant qu'il n'y avait point d'autre Européen dans la maison. Pendant ce temps, l'abbé Faurie rejoignit son évêque, et, ensemble, ils errèrent dans la campagne jusqu'à ce que le danger se fût éloigné.

Cependant, les séminaristes se trouvaient à l'étroit dans la métropole. L'abbé Faurie songea à les établir à Lou-Tsong-Kouang (plateau des ciboules vertes), à 4 kilomètres de Kouy-Yang-Fou. Il y avait là une propriété des missionnaires. Les travaux furent achevés en 1858, et le Petit Séminaire fut transporté de suite dans la nouvelle construction. Elle comprenait plusieurs bâtiments assez vastes, une église dédiée à Notre-Dame de l'Assomption, et une tour en bois, sorte de vedette du haut de laquelle les gardiens surveillaient les mouvements des rebelles.

Le Petit Séminaire une fois installé définitivement, l'infatigable apôtre s'occupa d'en fonder un grand aux environs de Tsing-Gay. Tsing-Gay était un nouveau centre chrétien qu'il avait créé lui-même, tout en

dirigeant son petit collège et après avoir surmonté les difficultés de la langue.

V. L'ABBÉ FAURIE EST SACRÉ ÉVÊQUE — LA PERSÉCUTION

L'abbé Faurie ne songeait qu'à rester un missionnaire ignoré, dévoué à l'œuvre des vocations indigènes, lorsque la Providence l'appela à la dignité épiscopale. M^r Albrand était mort en 1853 ; l'abbé Faurie dut prendre sa place, malgré un refus de plusieurs années. Il fut sacré, avec le titre d'évêque d'Apollonie, le 2 septembre 1860.

La même année (13 octobre 1860), l'armée alliée de la France et de l'Angleterre entra victorieuse à Pékin. Deux traités y furent signés : l'un, le 24, avec l'Angleterre ; l'autre, le 25, avec la France. Par ce dernier, la Chine accordait aux chrétiens le libre exercice de leur culte et aux missionnaires munis d'un passe-port régulier le droit de prêcher la religion dans tout l'empire.

Les missionnaires reçurent ce passe-port. Ils allaient donc pouvoir agir en toute liberté. Pour comble de bonheur, ils avaient reçu tout récemment un précieux renfort, cinq nouveaux compagnons de labeur : MM. Vielmon, Fourcy, Néel, Bouchard et Payan.

M^r Faurie distribua à chacun leur part d'apostolat : M. Fourcy reçut la direction du Petit Séminaire qui comptait alors trente élèves ; le Grand Séminaire nouvellement fondé à Tsing-Gay fut confié à M. Payan ; quant aux autres missionnaires, ils allèrent se joindre aux vétérans de la prédication, sauf M. Vielmon, que M^r Faurie retint auprès de sa personne comme secrétaire et pour le service de la métropole.

Ainsi l'année 1861 s'annonçait belle pour la religion au Kouy-Tchéou, et tout laissait croire que les années suivantes ne seraient pas moins fructueuses.

Mais le démon veillait. Les autorités de Kouy-Yang-Fou n'acceptèrent qu'avec dépit les conditions humiliantes du traité de 1860. Le général en chef des armées du Kouy-Tchéou surtout en conçut une haine impla-

cable contre les missionnaires. Il s'appelaient Tien-Ta-Jen. Homme débauché et sanguinaire, il jura la ruine de la religion au Kouy-Tchéou.

« Lors que, écrit M^{re} Faurie, nous allâmes en grande cérémonie notifier aux autorités chinoises la réception de notre passe-port, Tien-Ta-Jen se montra fort irrité de cette démarche; il était surtout mécontent du respect que nous avait témoigné la foule, et paraissait craindre que la ville, en masse, ne se fit chrétienne, si l'on n'y mettait bon ordre. En conséquence, il demanda au gouverneur d'être chargé seul de cette affaire, déclarant qu'il allait sur l'heure nous faire massacrer avec tous nos disciples, afin qu'on n'en parlât plus. Ce ne fut pas sans peine que les mandarins lui firent comprendre que son projet avait besoin d'être mûri, et qu'il fallait prendre le temps de délibérer sur ses suites avant de le mettre à exécution.

» Pour se venger de cet ajournement, il voulut au moins terrifier les néophytes qu'il ne pouvait encore égorger. Dans ce but, il ordonna aux chefs de quartier d'aller prendre à domicile les noms de tous les chrétiens; et en même temps, il faisait courir le bruit que cette liste de proscription était dressée en vue d'un massacre général. Les pasteurs étaient encore plus menacés que le troupeau. Les alertes et les avanies se succédaient pour nous d'heure en heure. La journée du 27 mai fut une des plus critiques. Un de mes confrères, M. Vielmon, était sorti en palanquin pour achever nos visites officielles. Tien-Ta-Jen l'apprend, et aussitôt il lance à sa poursuite 50 cavaliers qui parcourent la ville en vociférant des cris de mort. N'ayant pas rencontré le missionnaire, ils se rabattent sur notre église et annoncent qu'ils vont égorger les Européens. A cette nouvelle le peuple se porte en masse sur notre quartier pour jouir du spectacle; les remparts de la ville se couvrent de curieux, et ressemblent à un amphithéâtre où nous jouons le rôle de victimes. Mais au moment où les soldats vont franchir le seuil de notre demeure, un aide de camp vient dire que

Tien-Ta-Jen arrive en personne. On suspend les hostilités pour attendre ses ordres. Cependant il ne se montre pas. Dix fois on l'annonce sans qu'on le voie paraître. Enfin les soldats se retirent après avoir visité l'église et la maison, et les voleurs s'esquivent avec ce qu'ils ont pu dérober. Pour nous, débarrassés des uns et des autres, nous nous mettons tranquillement à manger notre riz.

» Le lendemain, j'eus l'explication de tout ce vacarme et de son insuccès. Tien-Ta-Jen avait célébré, la veille, son onzième mariage, bien qu'il ne fût pas veuf. Donc il avait bu largement. En cet état, il était parti à la tête de ses cavaliers, menaçant de tout mettre à feu et à sang. Mais au détour d'une rue, son cheval refuse d'avancer. Il le frappe, l'animal se cabre et désarçonne le général. Celui-ci remonte en selle et frappe plus fort. Le cheval alors, au lieu d'avancer, tourne bride et repart au galop vers le prétoire du gouverneur. Ce fonctionnaire était dans la plus grande anxiété. Sachant les projets de Tien-Ta-Jen, il avait dépêché à sa suite un mandarin pour le retenir. Quand il le vit ramené si piteusement par son indomptable monture, il courut à sa rencontre, l'entraîna dans son cabinet et lui montra une lettre impériale qui arrivait à l'instant. C'était une pressante recommandation de remplir envers les chrétiens toutes les clauses du traité, et d'avoir pour les missionnaires, spécialement pour moi, tous les égards qu'on doit à des hôtes honorables. A la lecture de cette pièce, le général ne put s'empêcher de dire avec un sourire qui dissimulait mal sa confusion: « La belle sottise que j'allais faire! » Sur-le-champ il envoya contre-ordre à ses soldats, et c'est ainsi que nous fûmes délivrés.

» Mais Tien-Ta-Jen n'était pas homme à se contenir longtemps. A sa turbulence naturelle vinrent s'ajouter de graves sujets d'irritation. Tandis qu'il perdait son temps et gaspillait le trésor de l'armée au milieu d'une cour de comédiens, ses troupes avaient été vaincues dans deux batailles contre les rebelles; ses plus habiles lieutenants avaient

été tués et ses meilleurs soldats désertaient faute de toucher leur solde. L'humiliation de ces revers qui compromettaient son prestige militaire, unique base de sa fortune, fut encore aggravée par une verte réprimande de l'empereur qui lui reprochait son despotisme et lui enjoignait de quitter une ville où il se mêlait de ce qui ne le regardait pas, pour aller au camp et battre les rebelles, seule mission dont il fût chargé. D'autre part, le peuple, lassé de lui voir faire chaque jour de nouveaux coups de tête, avait passé de la terreur au mépris et ne désignait plus le grand homme que par le sobriquet de *général-gamin*.

» Il fallait à celui-ci une revanche de tant d'échecs; il la prit sur les chrétiens. Le 19 juin, 6 hommes de son prétoire forcent les portes de l'église, se livrent au pillage, frappent le sacristain qui veut leur arracher des mains un crucifix. Je viens à son secours. Aussitôt, l'un d'eux lève son sabre et se précipite sur moi; les autres l'imitent et me poussent dehors, l'épée dans les reins. »

L'évêque venait à peine d'échapper à la mort qu'un courrier lui apporte la nouvelle d'un désastre. Le Grand Séminaire de Tsin-Gay a été pillé; deux élèves, Joseph Tchang et Paul Tchen, ainsi que le fermier Jean-Baptiste Lò, ont été arrêtés et jetés en prison; le reste de la communauté est en fuite. Tout ce brigandage est l'œuvre du Tao-Tai, Tchao-Ouy-San, un ami des missionnaires qui les a trahis, pour se concilier les faveurs de Tien-Ta-Jen.

Malgré les réclamations de l'évêque, les prisonniers ne furent point relâchés. Arrêtés le 11 juin, ils ne sortirent de leur prison que le 19 juillet pour marcher au supplice.

Avec eux fut aussi martyrisée Marthe, la première fille spirituelle de Mgr Faurie. Cette courageuse femme avait été la providence et la consolation des prisonniers pendant leur longue et dure détention.

« L'exécution, écrit un missionnaire, a eu lieu vers 11 heures du matin. Les préparatifs en avaient été faits à huis clos et sans jugement. On arracha subitement les

prisonniers de leur cachot pour les conduire au supplice. Contre l'usage, on ne tira pas le canon, afin de faire la chose avec moins de bruit. Il y eut, cependant, beaucoup de spectateurs.

» Les confesseurs priaient durant le trajet. Arrivés au lieu du supplice, ils se mirent tous trois à genoux, demandant qu'on attendît, pour frapper, la fin de leur prière.

» A ce moment, les soldats ayant aperçu au bord du fleuve Marthe, qui, sans se douter de rien, lavait le linge de nos prisonniers, allèrent la saisir par les cheveux: « Marche, toi aussi, lui disent-ils. — Volontiers! Volontiers! » répond-elle. Et la voilà qui va prendre sa place et se met à prier avec les séminaristes. Au bout de quelques instants, on leur dit: « C'est assez », et l'opération commence.

» La tête des trois confesseurs tomba du premier coup. Celle de Marthe ne fut abattue qu'au troisième. Le chrétien qui a été témoin oculaire du supplice déclare qu'elle ne fit pas un seul mouvement, et qu'au moment du dernier coup, elle priait encore; ses lèvres articulaient les paroles avec une fervente expression. »

C'était le 29 juillet 1861, fête de sainte Marthe.

L'année 1862, le Kouy-Tchéou eut de nouveaux martyrs, et l'évêque de nouvelles douleurs.

M. Néel, avec deux catéchistes, évangélisait Kia-Cha-Long, dans l'arrondissement de Kay-Tchéou, au nord de Kouy-Yang-Fou. Les paroles de l'apôtre tombèrent dans une bonne terre et la moisson se leva si abondante qu'il fut obligé de réclamer des auxiliaires à la métropole. M^{gr} Faurie, n'ayant plus de missionnaires ni de catéchistes sous la main, envoya la sœur du docteur Y-Sien-Sen, la vierge Lucie, pour enseigner la doctrine aux femmes et baptiser les enfants.

Or, le 18 février, les satellites arrêtaient le missionnaire, les deux catéchistes et le maître d'hôtel chez qui ils logeaient à Kia-Cha-Long, et les conduisirent, enchaînés, au prétoire de Kay-Tchéou. Après un inter-

rogatoire des plus sommaires, dirigé par un mandarin du lieu, Tai-Lou-Tché, aux ordres de Tien-Ta-Jen, les quatre accusés furent condamnés à la décapitation. Quand la tête de M. Néel tomba, une nuée descendit du ciel, comme suspendue par un fil, resta quelque temps immobile au-dessus du corps et disparut.

Le lendemain de cette journée sanglante, la vierge Lucie fut exécutée à son tour.

A quelque temps de là, on rapporta à la métropole les têtes des cinq nouveaux martyrs. M^r Faurie déposa ces précieux restes dans le caveau qui contenait déjà la dépouille mortelle de M^r Albrand.

Or, à cette cérémonie funèbre assistait un chrétien fort ému : c'était le docteur Y-Sien-Sen, l'heureux frère de la vierge Lucie. Il voulut garder, comme souvenir, la coiffure tachée du sang de la sainte martyre. Le lendemain, il alla voir sa bru qui se mourait; elle avait reçu depuis plusieurs jours les derniers sacrements : « Je t'apporte, lui dit-il, le dernier remède qui me reste. Ranime ta foi; voici le bonnet ensanglanté de ta tante; mets-le sur ta tête et prie notre martyre de montrer son crédit auprès de Dieu. » La jeune femme suivit le conseil, et s'endormit pour la première fois depuis quinze jours; le docteur se retira, emportant sa relique. Deux heures plus tard, la malade s'éveilla et dit à sa belle-mère : « J'entends une voix prier à mon oreille, mais je ne vois personne. » Elle fit une seconde fois la même remarque. Enfin la voix mystérieuse prononça distinctement : « Mais délivrez-nous du mal. Ainsi-soit-il. » Un moment après, la malade se leva, s'assit auprès du feu, demanda à manger. Elle était guérie.

Cependant, M^r Faurie s'était mis en devoir d'adresser à la cour de Pékin et à l'ambassade de France ses plaintes et ses revendications. Après de longs mois d'attente, elles furent entendues, le gouvernement chinois, informé par le ministre français des événements du Kouy-Tchéou, chargea deux mandarins supérieurs du Su-Tchuen d'instruire ces affaires. Ceux-ci

déléguèrent deux hommes de confiance qui ouvrirent une enquête; mais circonvenus, l'un par les menaces, l'autre par les promesses de Tien-Ta-Jen, les délégués n'avançaient guère en besogne. Sur ces entrefaites arriva le vice-roi Pan-Ta-Jen, dont la juridiction s'étendait sur les deux provinces du Yun-Nan et du Kouy-Tchéou. Il avait mission de mettre bon ordre aux injustices du terrible Tien-Ta-Jen. En conséquence, il fit immédiatement comparaître plusieurs mandarins illégalement élevés en grade par le général, pour leurs criminelles complaisances et leurs cruautés envers les chrétiens. Ayant fait approcher l'un d'eux, nommé Sié, qui était boiteux et que le général avait décoré comme un soldat blessé à la guerre, il l'exhorte à reconnaître l'usurpation de son grade; puis il ajoute : « Montre-moi ta blessure. » Sié eût préféré ne rien montrer du tout; mais le vice-roi insistant, il dut s'exécuter et laisser voir que son infirmité n'avait rien de glorieux, qu'il était boiteux de naissance. Pan-Ta-Jen le dégrada séance tenante et le fit jeter en prison avec les autres coupables.

A cette nouvelle, Tien-Ta-Jen, pris d'un accès de rage, soudoie des bandits, qui, sur son ordre, courent au prétoire du vice-roi, franchissent le mur d'enceinte de son palais, pénètrent jusqu'à sa chambre et lui font la sommation suivante : « Remets immédiatement en liberté les mandarins que tu dégradas hier, et retire-toi, ou viens te battre avec le général; le Kouy-Tchéou appartiendra au vainqueur. Si tu ne prends parti à l'instant, nous avons l'ordre de te massacrer. »

Ce coup d'audace eut malheureusement son effet. Pan-Ta-Jen, plus mort que vif, prit l'engagement de se retirer dans trois jours. Tien-Ta-Jen redevenait dès lors tout-puissant, et la mission du Kouy-Tchéou semblait toucher à sa fin, lorsqu'elle fut sauvée par un coup de la Providence.

Vers la fin d'avril 1863, le général Tchang-Leang-Ki, désigné par la cour impériale pour remplacer Tien-Ta-Jen, entre hardiment à Kouy-Yang-Fou. Sans donner à

son prédécesseur le temps de parer le coup qui le menace, il proclame l'état de siège, publie la destitution du général, lui intime l'ordre de licencier immédiatement ses troupes et de se retirer au Su-Tchuen. Tien-Ta-Jen essaya de soulever l'armée; mais les soldats n'osèrent pas le suivre dans sa révolte. Abandonné de tous, il se soumit enfin et prit le chemin de la retraite; ainsi, après deux ans d'une lutte désespérée, la victoire restait à l'évêque.

Un décret impérial attribua aux missionnaires du Kouy-Tchéou le magnifique hôtel de Tien-Ta-Jen lui-même avec toutes ses dépendances. La mission reçut en outre 16000 taëls comme indemnités des dégâts matériels et pour bâtir des monuments expiatoires aux chrétiens massacrés.

VI. RENOUEAU — TENTATIVE DE PACIFICATION

Après le départ du persécuteur, les chrétiens du Kouy-Tchéou commencèrent à respirer à l'aise. Leur sort fut encore amélioré par l'arrivée d'un nouveau vice-roi nommé Lao-Ta-Jen. Ce personnage avait exercé les mêmes fonctions à Canton, où ses rapports avec les diplomates français lui avaient inspiré pour nos compatriotes et pour le christianisme une admiration sincère et profonde. Dès son arrivée à la capitale, il tint à honneur de venir le premier faire visite à M^{sr} Faurie, dont il fut charmé. « Heureux, écrivait M^{sr} Lions, de rencontrer dans l'évêque français un homme vraiment supérieur, il multiplia depuis ses entrevues et prodigua toujours à M^{sr} Faurie les marques d'une amitié vive et sincère. »

L'exemple du vice-roi porta ses fruits; tout ce que la métropole contenait de personnages importants, officiers, notables et commerçants, se succédèrent en rangs pressés à la porte de l'établissement chrétien.

L'évêque, habile à profiter des circonstances, s'efforçait par tous les moyens de gagner la confiance et l'amitié de ses visiteurs. Il répondait avec talent et belle humeur à leurs questions concernant l'his-

toire, l'astronomie, la géographie, les chemins de fer, la vapeur, l'électricité, la photographie et toutes les autres « fables » dont les Fils du Ciel avaient entendu parler sans y croire. Il faisait au besoin des expériences ou des démonstrations qui leur paraissaient renverser les limites du vraisemblable et du possible. Même aux yeux des lettrés, une lunette, un microscope, passaient pour d'inappréciables merveilles: « Je n'ai pas grand effort à faire, écrivait-il, tout ce qui se trouve sous ma main obtient le même succès. » Il fit la conquête d'un groupe de visiteurs en leur jouant quelques airs sur l'accordéon. Ils écoutèrent, paraît-il, froidement la *Marseillaise*; mais ils tressaillirent de contentement à l'air du *Roi Dagobert*.

Lao-Ta-Jen ne se contenta pas d'être courtois; il se montra un ami des missionnaires et un protecteur de la religion chrétienne. Par son ordre, les objets pillés à l'église Saint-Joseph furent restitués, et leurs détenteurs châtiés. Peu de temps après, une grande affiche s'étalait à toutes les portes des villes et des marchés. Le vice-roi y entretenait le peuple du traité conclu avec la France, et citait les articles relatifs à la religion, dont il parlait en termes excellents.

Une recommandation venue de si haut eut des résultats magnifiques. Aussi M^{sr} Faurie écrivait au milieu de 1864: « Vous avez vu par nos bulletins précédents que nous faisons à grand peine 150 nouveaux chrétiens par an. Cette année, nous espérons atteindre le chiffre de 10000. » Il profita de cet état des esprits pour tenter une œuvre aussi hardie qu'invraisemblable. La guerre civile qui ravageait le Kouy-Tchéou nuisait beaucoup à l'action des missionnaires; le développement rapide de la vraie foi trouvait là son plus grand obstacle. M^{sr} Faurie conçut le dessein de l'écarter. Il alla donc se proposer au vice-roi comme médiateur entre les deux partis belligérants. Lao-Ta-Jen, d'abord interdit par une proposition aussi inattendue, finit par la trouver raisonnable. En conséquence, il investit l'évêque de

pleins pouvoirs pour traiter de la paix avec les rebelles.

M^r Faurie partit de Kouy-Yang-Fou le 11 juillet 1864, et se dirigea vers le sud-ouest de la province, où résidaient les chefs de la rébellion. Son passage à Tsen-Tchen-hien, à Ga-Chouen, à Tchen-Li, à Mou-Iou-Sé, à Yuin-Lin-Tchéou, et dans toutes les bourgades éparpillées sur sa route, fut marqué par des témoignages bruyants de la joie populaire. On saluait en lui un sauveur.

De Tchen-Li à Yuin-Lin-Tchéou, M^r Faurie se trouvait déjà en plein théâtre de la guerre. D'un côté étaient les musulmans, venus du Yun-Nan, et la tribu des Tchong-Kia-Tsé, de l'autre, les Chinois soutenus par les armées impériales.

A Yuin-Lin-Tchéou, M^r Faurie reçut de la ville de Tchen-Foug la réponse à une lettre qu'il y avait adressée à un des principaux chefs des rebelles, Ma-Ho-Tou :

« M. l'évêque Hou, disait le chef rebelle, je viens de recevoir votre lettre que je résume ainsi : il faut adorer Dieu, obéir au prince, et traiter les hommes selon les lois de la conscience et de la justice. Il n'était pas besoin de nous exhorter à cela, depuis les temps anciens jusqu'à ce jour, nous n'y avons jamais manqué. »

Les musulmans ne se montrèrent pas disposés à négocier de la paix avec l'évêque. Il n'en fut pas de même des Tchong-Kia-Tsé. Ils firent tous leur soumission, et la rébellion vit diminuer ses forces des deux tiers.

Ainsi la démarche de l'évêque eut d'heureux résultats pour la paix. Aussi Lao-Ta-Jen avoua-t-il que son plénipotentiaire avait fait en quelques semaines plus d'ouvrage que tous les mandarins en dix ans !

Mais le passage de M^r Faurie fut encore plus fructueux pour la religion. Il écrivait peu après son retour à Kouy-Yang-Fou, en date du 7 septembre 1864 :

« Mon voyage a fait grand bruit, grâce aux honneurs que le vice-roi a ordonné de me rendre sur toute la route. Plus de 100 grands villages se sont convertis en

masse. Quant aux petits villages rayonnant autour de ces centres, je n'en sais pas encore le nombre, mais M^r Lions m'écrit : « Faites-moi imprimer quelques milliers de catéchismes, afin qu'il puisse y en avoir au moins un ou deux par chaque village. » Il nous faudrait *hic et nunc* 50 missionnaires pour soigner tout cela, et M^r Lions n'a pour vicaires que deux prêtres chinois. »

Malheureusement, l'armée des missionnaires ne vint pas, et les belles espérances conçues d'abord ne furent réalisées qu'à moitié. La mission ne comptait pas 15 000 chrétiens baptisés, à l'époque où M^r Faurie la quittait pour se rendre au Concile. Il est vrai que dans ce chiffre n'était pas compris le nombre très important des *adorateurs*, c'est-à-dire des chrétiens non encore baptisés.

Quant à la pacification du pays, elle prit consistance de jour en jour, et le Kouy-Tchéou, longtemps troublé, put enfin goûter les douceurs de la paix. Une des dernières victimes du fléau fut un missionnaire, M. Muller, qui périt assassiné par les brigands, à Hin-y-Fou.

VII. L'HOMME NÉCESSAIRE — UN SINGULIER GOUVERNEUR

La popularité de l'évêque devint si grande que les autorités elles-mêmes n'hésitaient pas à s'adresser à lui dans les moments critiques. C'est ainsi qu'on lui confia, pour un temps, les fonctions d'ingénieur et de directeur de l'assistance publique.

La rivière qui traverse Kouy-Yang-Fou du Nord au Midi l'inondait tous les printemps. Cette rivière, grossie par les torrents des montagnes, charrie des sables que la rareté des eaux pendant l'hiver permet d'enlever ; mais, comme les mandarins laissaient depuis longtemps les sables s'amonceler et les ponts s'obstruer, tout orage un peu gros causait inévitablement une inondation. Pendant l'hiver de 1865, les murmures du peuple forcèrent les mandarins à sortir de leur incurie ; ils payèrent enfin des entrepreneurs pour draguer la ri-

vière et dégager les ponts; mais ces ouvriers, à l'exemple de leurs maîtres, s'enrichirent aux dépens du trésor public, sans remédier aucunement au mal. Sur les conseils du vice-roi, on confia les travaux à des entrepreneurs chrétiens qui allèrent demander à l'évêque le secours de ses lumières. Il leur fit construire une dizaine de barques, et creuser, d'un côté de la rivière, un large fossé où les eaux se réunirent par ce canal, les ouvriers traînaient à force de bras leurs barques chargées de sable et allaient les décharger hors de la ville.

M^{sr} Faurie convia à ces travaux les pauvres, les gens sans ouvrage, les femmes, les enfants, les vieillards; il en trouva facilement des centaines qui s'estimèrent heureux de gagner un modique salaire; il exerça sur l'emploi des fonds un contrôle sérieux, et les résultats qu'il obtint en quelques mois rendirent proverbiales la science de l'évêque et la probité des chrétiens.

Dans cette même année 1865, la famine occasionnée par la guerre avait fait élever le riz à un prix excessif; la mesure, qui se vendait d'ordinaire 10 ou 12 francs, était montée à la somme incroyable de 85 francs.

Bientôt, d'ailleurs, les provisions manquèrent. Dans cette extrémité, Lao-Ta-Jen et son Conseil pensèrent à forcer les riches détenteurs de riz à le livrer pour l'usage public; mais, avant de décréter cette vente forcée, ils demandèrent l'opinion de l'évêque.

M^{sr} Faurie trouva que le remède proposé serait un élément de discordes et une injustice: « Faites importer des riz du dehors, dit-il; vendez-les à perte, aux pauvres seulement et en petite quantité, pour échapper aux spéculateurs; vous verrez se produire infailliblement une baisse considérable dans le marché. »

La proposition de l'évêque fut acceptée. Restait à se procurer du riz. Hélas! le trésor public était à sec, et M^{sr} Faurie n'avait plus une obole. Que faire? Quatre chrétiens mirent à sa disposition la somme de 35 000 francs, consentant à ne retirer ce capital qu'à la fin de la crise et à subir pro-

portionnellement les pertes éventuelles.

On le supplia d'organiser lui-même les ventes et de les confier à des chrétiens. M^{sr} Faurie établit alors deux grands magasins, l'un près de l'église Saint-Joseph, au Nord, l'autre au Midi, dans l'ancien palais de Tien-Ta-Jen; il chargea quelques catéchistes de dresser un état par quartier des familles nécessiteuses auxquelles on distribua des bons numérotés, et fixa une heure de vente pour les pauvres de chaque quartier. Grâce à ces mesures d'ordre, dix personnes suffisaient au service d'un magasin. On ne vendait que le riz nécessaire à une famille, pour un jour; à midi, la vente était toujours terminée.

Le prix du riz baissa immédiatement. Dans les magasins de l'évêque, on le diminuait aussitôt proportionnellement. On s'aperçut alors que la cherté exorbitante résultait autant de la spéculation que de la rareté des denrées, et le marché reprit son cours normal.

Cette popularité n'était pas de nature à grandir le prestige du gouverneur Tchang-Leang-Ki. Pressé par la jalousie, ce haut fonctionnaire adressa à la cour de Pékin un long réquisitoire contre les apôtres du Kouy-Tchéou; mais le vice-roi se chargea lui-même de justifier les accusés, et le gouverneur y fut de ses frais. Pendant qu'il travaillait ainsi à perdre M^{sr} Faurie, Tchang-Leang-Ki lui prodiguait mille témoignages d'amitié. Ce maître en hypocrisie n'avait pourtant rien de transcendant comme administrateur. Qu'on en juge par le fait suivant:

Durant l'été de 1866, la sécheresse sévit à Kouy-Yang-Fou. Pour remédier à cette calamité, Tchang et son Conseil ordonnèrent de fermer la porte au sud de Kouy-Yang-Fou, par où, disaient-ils, la chaleur entrait dans la ville. La sécheresse continua. Le gouverneur fit alors dessécher l'endroit le plus profond du fleuve, dans l'espoir que l'esprit du lieu, ami de l'humidité, ferait tomber la pluie. La sécheresse continua encore en dépit des remèdes inventés par le gouverneur.

VIII. LES ORPHELINATS

Parmi les œuvres multiples de M^{re} Faurie, la plus intéressante était à coup sûr celle des orphelinats. Son zèle sut en organiser sept à Kouy-Yang-Fou. Le premier en date fut celui de Saint-Joseph; il s'ouvrit en 1854. Le septième fut béni en 1867; il était dédié aux Sacrés Cœurs et réservé aux jeunes filles.

Outre les sept orphelinats de la métropole, le Kouy-Tchéou en comptait encore cinq autres établis à Gan-Chouen, à Tsin-Gay et dans d'autres villes.

Ces maisons de la charité étaient peuplées par les débris des familles que la guerre civile, la famine et la peste avaient décimées. On recueillait dans les rues ceux que la misère y exposait presque journellement. On introduisait ceux qui venaient frapper à la porte. La plupart de ces derniers appartenaient à la classe pauvre; quelques-uns, pourtant, avaient connu l'opulence.

Dans les premiers jours de 1868, une femme aveugle, conduite par une jeune fille, demandait l'aumône à la porte de l'établissement Saint-Joseph. Aux « petits pieds » de la mendicante, à la distinction de son langage et de ses manières, qui contrastaient singulièrement avec la misère sordide de ses haillons, le procureur comprit qu'il ne se trouvait pas en face d'une infortune ordinaire.

— Qui es-tu, dit-il à la pauvre, tu n'es pas née dans la condition où je te vois?

— Non! fit tristement l'aveugle, je suis fille de mandarins.

— Comment! et depuis quand es-tu tombée dans le malheur?

— Depuis cinq ans. Les rebelles massacrèrent mon mari, firent périr toute ma famille, et je demeurai moi-même captive parmi eux, soumise aux plus horribles traitements. Je parvins enfin à m'échapper, et j'épousai un ancien prétorien de mon père; mais, un an après, cet homme me vendit à une Koua-Mey. Alors, je devins aveugle; la Koua-Mey me chassa, et, depuis ce jour, je vais de porte en porte mendier un peu

de riz, conduite par mon unique soutien, cette jeune fille qui est ma sœur.

— Comment s'appelait ton mari? demanda le chrétien, dont ce récit venait d'éveiller la curiosité.

— Mon mari se nommait Tai.

— Tai! famille de mandarins.... De quelle ville? reprit le procureur en haussant la voix.

— De Kai-Tchéou.

— La bru de Tai-Lou-Tche!... s'écria le procureur, impuissant à réprimer un mouvement de répulsion; malheureuse! comment oses-tu te présenter ici où l'on pleure encore les victimes de ton mari et de ton père! As-tu donc oublié que Tai-Lou-Tche fit mettre à mort nos frères de Mao-Keou (1) et de Kay-Tcheou!

La pauvre, saisie d'épouvante, balbutia en sanglotant: « Je suis innocente de ce crime. »

M^{re} Faurie, informé de ce qui se passait, fit mieux que de donner une aumône à la mendicante. Il l'admit à l'orphelinat des Sacrés-Cœurs.

A quelque temps de là, la belle-fille du bourreau des chrétiens, devenue une fervante chrétienne, enseignait elle-même la doctrine évangélique aux néophytes de son sexe. Sa jeune sœur resta près d'elle pour la servir. Et les païens étaient dans l'admiration toutes les fois qu'ils voyaient cette femme dont la condition nouvelle commentait si éloquemment le mot de saint Paul: *Caritas benigna est.*

Les orphelinats de la métropole en 1867 comptaient plus de 1 200 sujets. La richesse ne trônait pas dans ces maisons; le saint apôtre en fut réduit à devenir fabricant de parapluies pour les nourrir.

Néanmoins, les orphelins avaient bon air et bon entrain. M^{re} Faurie avait pour eux toutes les tendresses, et son cœur savait leur procurer l'agréable en même temps que l'utile. Aux jours de grandes fêtes, il leur réservait toujours une heure de récep-

(1) En 1856 trois chrétiens furent martyrisés à Mao-Keou.

tion à son palais épiscopal. On voyait, ces jours-là, tous les orphelins capables de marcher s'avancer en longues théories à travers les rues de la ville, jusqu'à l'église Saint-Joseph. La réception se terminait toujours par une abondante distribution d'objets pieux, de gâteries et de vêtements. Tels qui étaient venus vêtus d'une chemise et d'un pantalon blanc, s'en retournaient avec en plus des bas blancs et des souliers!

Un jour, les séminaristes de Lou-Tson-Kouang vinrent visiter les orphelinats de la métropole; ils dînèrent à Saint-Etienne. Quelque temps après, les orphelins demandèrent à M^r Faurie l'autorisation de rendre la visite: le bon évêque accorda. La nouvelle courut d'un orphelinat à l'autre, et bientôt tous les orphelins valides prirent le chemin du plateau des ciboules vertes. La joie des séminaristes s'accrut de toute l'étendue de leur surprise. On tua deux moutons pour fêter les visiteurs. A leur départ, on les chargea de présents: c'était du maïs frais ou grillé, des raves ou des carottes, friandises exquis pour des orphelins chinois. Et l'évêque jouissait de leur bonheur enfantin! « Ils rentrèrent à Kouy-Yang, dit-il, plus heureux que Christophe Colomb après la découverte de l'Amérique. »

IX. LE SÉMINAIRE DE LOU-TSON-KOUANG — L'ÉVÊQUE ET LES PRÊTRES

En même temps que les orphelinats grandissaient, les églises s'élevaient et les écoles s'établissaient un peu partout, dans la province du Kouy-Tchéou.

Il serait trop long de suivre dans leur développement ces œuvres de bienfaisance. Disons seulement un mot du Séminaire. Aussi bien, nos lecteurs peuvent se demander quel fut le sort des élèves de Tsin-Gay, après leur fuite de cette ville.

Ils furent recueillis à Lou-Tson-Kouang, où les jeunes latinistes se serrèrent pour donner une place à leurs aînés. Mais Lou-Tson-Kouang lui-même fut bien éprouvé. De 44 élèves de toutes classes formés au prix de mille sacrifices, il n'y restait plus,

en 1866, que deux théologiens et 26 enfants encore à leur début. Cette diminution d'élèves était due à la guerre civile, aux épidémies, et, en partie aussi, il faut le dire, aux méthodes trop païennes. « J'ai commis, écrit humblement M^r Faurie, bien des fautes, les premières années, pour avoir voulu, dans mon inexpérience, faire trop à la française. » En conséquence, il apporta au programme des études plusieurs réformes intéressantes.

M^r Faurie, si dévoué aux orphelins et aux jeunes-lévites, avait réservé le meilleur de son cœur pour les ouvriers qui défrichaient sous ses ordres la vigne du Seigneur. Chaque fête de Pâques les ramenait à la métropole, où ils passaient plusieurs jours dans la retraite et en se communiquant leurs épreuves, leurs joies et leurs espérances. L'évêque se montrait alors pour eux un véritable père, leur distribuant avec largesse et avec bonne humeur les mille dons que lui avaient adressés ses amis de Bordeaux.

« Qu'il fait bon être missionnaire ici, écrivait un jour un prêtre de M^r Faurie au supérieur des Missions étrangères. Nous sommes gais comme à Paris. Jamais ni tristesse, ni difficultés, ni froideur entre nous. C'est un paradis! Je vous avoue que je n'ai pas encore éprouvé de déceptions. Telles je me figurais les missions étant à Paris, telles je les trouve ici. Toujours des misères et des revers à l'extérieur, mais toujours la gaieté et la sainte paix entre confrères..... Vivent les Bordelais, évêques ou non! »

Cet évêque si rempli de bonne humeur était, par un contraste singulier, accablé d'infirmités corporelles. « On pourrait, dit son biographe, écrire un long chapitre des maladies de M^r Faurie. La petite vérole, les fièvres, le choléra, la peste, les maladies d'estomac, et ces langueurs, ces inappétences, ces malaises indéfinissables causés par la fatigue, le manque de soins ou de nourriture, l'éprouvèrent tour à tour. Ses missionnaires prirent son portrait à différentes époques. En voyant tantôt amaigri

et contracté, tantôt pâle et boursoufflé, son mâle et ferme visage, on se demande si, pendant ces vingt années, les maladies lui laissèrent une semaine, un jour, l'entière disposition de ses forces; mais, autour de lui comme en France, on apprenait toujours sa guérison avant sa maladie; et, de même que son sourire dissipait sur les fronts les plus sombres nuages, l'allégresse de son style ranimait au loin les cœurs brisés et les corps abattus! »

X. LE PÈRE DU CONCILE DU VATICAN

On était dans l'année 1869; M^r Faurie dut quitter à regret son Kouy-Tchéou pour obéir au cardinal Barnabo qui le pressait au nom du Pape de se rendre au Concile du Vatican.

« Au moment de quitter ses chères montagnes », écrit l'abbé Castaing, M^r Faurie ne leur trouve plus que des charmes. Il va laisser là, dans ces montagnes, la meilleure part de sa vie! les reliques de quinze martyrs, son église cathédrale bâtie de ses mains, ses oratoires, ses prêtres, son séminaire, trente vierges qu'il a formées, douze orphelinats, trente-quatre écoles, plus de mille orphelins, dix mille chrétiens, sans compter ceux que la tempête a dispersés, germes emportés par le vent qui fleurissent sous d'autres climats! »

« Mais Rome a parlé; il est parti! »

Arrivé à Marseille le 28 août, il était à Rome au commencement de décembre. Entre ces deux dates, l'évêque missionnaire visita successivement Paris, Bordeaux, Monséjour (son pays natal), la Belgique et la Hollande, semant partout la bonne parole et recueillant, avec l'enthousiasme des foules, les aumônes des riches pour ses nombreux orphelins.

A Rome, M^r Faurie logea sur la piazza Poli, dans une modeste maison, en compagnie de onze, puis de quatorze pauvres évêques missionnaires. Par sa bonchumeur et son empressement à servir ses frères, il devint bientôt l'âme de ce petit cénacle et en fut élu procureur à l'unanimité des voix.

Il accepta volontiers ces fonctions qui lui paraissaient bien moins un honneur qu'une charge. Il connaissait, pour l'avoir pratiquée depuis vingt ans, la parole de l'apôtre des Gentils: « Ces mains que voici ont préparé tout ce qui était nécessaire à moi et à ceux qui vivent avec moi. » Il fit de même pendant toute la durée du Concile avec sa manière à part de rester grand dans son humilité et sa familiarité voulue. « Nous vivons, disait-il, tous les douze en commun et aussi économiquement que possible. Nous avons un cuisinier et deux zouaves pour faire tout le service. C'est moi qui suis le *tailleur du régiment* pour poser les boutons et opérer les raccommodages faciles; pour les travaux d'aiguilles trop longs ou trop fins, j'ai trouvé les Sœurs françaises de la Providence qui m'ont offert leurs services. C'est une économie considérable, car les Romains exploitent la circonstance et font payer tout fort cher. »

On ne sera pas étonné, après cela, d'apprendre que M^r Faurie n'usait jamais de voiture. On le voyait tous les matins franchir les 2 kilomètres qui séparent le Vatican de la piazza Poli d'un pas alerte et emportant sous son bras ses cahiers de notes, son rochet, sa mantellata, sa barrette, et, les jours de session, sa chape et sa mitre. En le voyant passer, le peuple disait: « Voilà un vrai successeur des apôtres. »

Toujours timide, souvent décontenancé, presque sans parole dans les brillants salons de Rome, il se mouvait à l'aise et s'asséyait, le front haut, dans l'assemblée des Princes de l'Église; là, il s'estimait l'égal de tous.

Après le Concile, où les vicaires apostoliques et l'évêque de Kouy-Tchéou plus que tous les autres se montrèrent — est-il besoin de le dire? — les partisans les plus décidés des prérogatives pontificales, M^r Faurie rentra en France (juillet 1870).

XI. TRISTESSES — « AU PRUSSIEN! » RETOUR EN CHINE — LA MORT

Il passa quelques jours à la rue du Bac, puis, le 24 août, il se rendit à Bordeaux, où

il séjourna jusqu'au 14 février 1871, jour de son départ pour l'Extrême-Orient. C'était durant l'hiver terrible. Chaque jour apportait de nouvelles douleurs au bon évêque. Aux désastres de la France, venaient se joindre les malheurs du Pape et les bruits de la persécution en Chine. Tout ce qu'il aimait, la France, le Kouy-Tchéou, Rome, n'excitait plus en lui que des images funèbres. Du moins, pour reposer ses yeux de tant de funestes visions, il y avait Bordeaux, où ses amis rivalisaient de zèle pour lui faire goûter un peu de consolation.

Mais, faut-il le raconter? Bordeaux lui-même, un jour, lui fit sentir la plus cuisante des aventures. Laissons parler son biographe. Comme il revenait de présider une cérémonie religieuse sur la rive droite du fleuve, il fut assailli, en débarquant sur le quai de Bourgogne, par une troupe de gens sans aveu, écume de toutes les mers, entassée dans notre port. « Au Prussien! » s'écriaient-ils, en poursuivant celui qui depuis vingt ans luttait en Chine pour la gloire de Dieu et de la France. « Au Prussien! » et ils l'accablèrent d'injures et de coups. Vainement, un honorable habitant de la cité offrit son bras au missionnaire, et se retournant vers ces forcenés : « Misérables, leur cria-t-il, c'est un évêque, c'est un apôtre, c'est M^{sr} Faurie, que vous traitez ainsi! »

— Au Prussien! hurlaient toujours les misérables, et ils continuaient de frapper.

L'évêque avait le visage tuméfié, les yeux ensanglantés. Il ne dit mot. On l'introduisit dans une maison. Alors il pleura.

— « J'ai vécu vingt ans, dit-il, parmi les rebelles chinois; je n'ai jamais été battu. Il fallait donc, mon Dieu, que je revinsse en France, dans mon pays, à Bordeaux, pour subir un pareil traitement! »

Après cette cruelle épreuve, M^{sr} Faurie quitta les siens avec moins de regret, et il fit hâte vers la Chine.

Le saint missionnaire ne revit cependant

pas ses orphelins de Kouy-Yang. Il était arrivé à Kouy-Fou, dans le Su-Tchuen, aux frontières du Kouy-Tchéou, quand la mort l'enleva aux tristesses de ce monde (21 juin 1871). Il n'avait que quarante-sept ans. Les douleurs morales causées par les événements, et les fatigues d'un long voyage avaient achevé de ruiner une santé déjà compromise par vingt ans de labeurs apostoliques. Un prêtre de la mission, présent à son agonie qui fut douce, lui administra les derniers sacrements et l'aida à franchir sans crainte le redoutable passage du temps à l'éternité.

Les restes du vénérable défunt séjournèrent deux mois à Kouy-Fou; ils furent ensuite transportés à Kouy-Yang et inhumés sur la colline de Tse-Ky-Pa. Ce jour-là, les rues de la cité, ordinairement bruyantes, encombrées de marchands et de porteurs de tout genre, devinrent tout à coup silencieuses et calmes. On n'entendait plus que le chant du *Miserere* en chinois, tant que dura le passage du cortège funèbre de l'évêque, où les autorités locales étaient largement représentées.

L'ami de M^{sr} Faurie, le vice-roi Tien-Ta-Jen, l'avait précédé de quatre ans dans la tombe. Il était allé achever sa longue carrière dans le Yun-Nan. Ce sympathique personnage eut avec l'évêque plusieurs conférences religieuses qui touchèrent fortement son âme, sans toutefois l'arracher complètement à certains préjugés. L'Incarnation du Verbe offusquait son intelligence de diplomate. Son respect pour notre religion, les services signalés qu'il rendit aux missionnaires lui ont-ils obtenu la grâce de la conversion finale? Il est permis de l'espérer.

Breuille.

A. SAVOIE.

BIBLIOGRAPHIE

ABBÉ CASTAING : *Vie de M^{sr} Faurie*. — *Annales de la Propagation de la Foi*. — LOUVET : *Missions catholiques*. — LAUNAY : *Histoire des Missions étrangères*.